

Lord Dunsany

Alors que H.P Lovecraft le reconnaissait « le plus exceptionnel, le plus original et le plus richement imaginaire des écrivains contemporains » et pour une de ses influences majeures : « Ma première rencontre avec lui – pendant l'automne de 1919 – a donné un immense élan à ma façon d'écrire... », « *Céléphaïs*, *Sarnath*, *Iranon*, *Le Bateau Blanc* et *Les Autres Dieux* sont mes œuvres les plus dunsaniennes » ; il initia par la suite ce genre qui proliféra sous le nom d'*Heroic fantasy*

Pourtant, Edward Moreton Drax Plunkett, dix-huitième Baron Dunsany, n'écrivit pas une œuvre aussi *au noir* que le créateur de Cthulhu ou, plus largement, à la même époque, que, par exemple, Arthur Machen¹, Bram Stoker ou Algernon Blackwood, mais, plutôt, ce qui ne la déprécie en rien, et pour compléter le nuancier alchimique, une œuvre *au blanc*.



Lord Dunsany

Une œuvre blanche, mais nullement candide, mais lumineuse et, même, numineuse car, si, de même que ses pairs, il s'agit de défaire le monde des reflets pour découvrir quelque ailleurs, Lord Dunsany descend moins, ceux-ci fussent-ils motivés par les théories occultistes de la Golden Dawn² à laquelle il était de mode d'appartenir, vers les grouillements infrastructurels, les abominations polymorphes, les cultes régressifs et les cauchemars, qu'il ne s'élève en un mode élégiaque vers la contemplation d'archétypes, et, à la manière de Jamblique qui les considéra comme la présence des dieux, vers la captation de rêves. – Une œuvre blanche où, aussi, cependant, la lumière n'est pas que limpidité et contente, comme le soleil des tragédies grecques, le drame et la fatalité.

Or dans ses récits, il y a des brigands et des rois, des idolâtres et des pirates³ qui, comme l'indique l'étymologie grecque *peiran* « essayer, tenter l'aventure », tentent la fortune et, par là, oeuvrent à leur destinée pour la parfaire en destin : ils s'accordent à la fatalité universelle ou, en d'autres termes, à la providence. Et cela suppose de nombreuses aventures et, plus avant, des quêtes qui n'aboutissent que parce qu'elles ajoutent, sous la multiplicité événementielle ou la pluralité des phénomènes, l'ordre supérieur du monde. Ainsi, l'ensemble est de pareille facture que les romans médiévaux où la roue du hasard tourne vers des théophanies, ou que les odysées où s'affronte la volonté de l'homme, serait-il héroïque, à la volonté ou aux caprices des dieux. – Car, en effet, dans les nouvelles de Lord Dunsany, il y a beaucoup de dieux qui, « avant que les dieux ne règnent sur l'Olympe, ou qu'Allah ne soit Allah », se reposent à *Pegāna* qui est « le milieu de tout », et s'exercent parfois, pour semble-t-il se prouver leur divinité, au jeu de la création. Mais ces dieux sont si perdus de rêves, si damnés de somnolences, si retirés dans leurs léthargiques panthéons que, pour reprendre la terminologie de Mircea Eliade, ils paraissent comme

¹Dont nous recommandons vivement la lecture. *Chroniques du petit peuple*, *La Lumière intérieure*, *Le Grand Dieu Pan*, *Les Trois imposteurs* (Éditions Terres de Brumes) sont de vénéreux récits où bouillonnent l'esprit du mal, des dégénérescences de races préhistoriques, des collectionneurs d'instruments de torture, et de scandaleuses expériences scientifiques et médicales.

²Fondée à la fin du XIX^e siècle, L'Hermétique Order of the Golden Dawn (l'Ordre Hermétique de l'Aube Dorée) était une société secrète vouée à la pratique de la magie rituelle. Elle compta dans ses rangs non seulement, en effet, Machen, Blackwood, Stoker, mais aussi Edward Bulwer-Lytton, Aleister Crowley, Samuel Liddell Mathers... et peut-être Robert-Louis Stevenson...

frappés d'«otiosité» : à force d'éloignement et de ne plus participer aux affaires de la terre, on ne leur rend plus de culte, on les délaisse, quitte à les oublier, au profit d'autres divinités plus efficaces. En outre, Lord Dunsany semble nous suggérer que les dieux, qui s'ennuient, souffrent autant de béance ontologique qu'ils éprouvent aussi l'illusion, cette maya sempiternelle dont les hommes tentent de se déprendre en s'élevant précisément vers eux. Et telle est l'énigme, grave s'il en est et à la fois un rien ironique, qu'il nous pose alors : vers quoi, vers qui se tourne un dieu qui se ressent de l'illusion ou d'un défaut d'être ? Vers lui-même, vers ses rêves, vers les rêves qui ne sont (éventuellement) que les prières que d'autres dieux se récitent ? - Puis, il y a le temps « grand et noir, parmi les ruines d'un sanctuaire dans le vieux royaume d'Armana, faisant quelque chose la nuit » auquel Lord Dunsany donne d'être puissant et omniprésent, si important, si considérable et si drastique qu'il vainc ce qui lui préexiste et le transcende et l'émane, c'est-à-dire l'éternité, c'est-à-dire les dieux. Ainsi, à l'exemple de ce prince qui le combattra de toute la force de son armée, toute volonté sera anéantie qui entreprendra d'en sortir. Et si seul règne le temps, s'il n'est plus l'espoir d'un chemin vers un au-delà éternel, il n'y a plus, comme nous y invite subtilement Lord Dunsany, qu'à attendre, en vieillissant, en contemplant et en appréciant les saisons, les pluies, les soleils : le temps qu'il fait : il convient de savoir remarquer le temps qualitatif dans l'opaque continuité du temps quantitatif.

Autrement, c'est du fantastique, qui ressortit toutefois au merveilleux en tant qu'il ne procède pas de l'irruption de l'étrange dans la trame du quotidien mais d'un univers où, tout étant déjà, précisément, *émerveillé*, l'extraordinaire est une solution de continuité. Et cette traversée du merveilleux s'effectue par des paysages qui empruntent à la mythologie celtique et à des orientes de Mille et une nuits. Pourtant, outre la pure fantaisie, il se dégage de ces contrées des perspectives fines, lesquelles ressemblent à celles des peintures du Moyen-âge qui, étonnantes et d'un « symbolisme déformant⁴ », modifient les proportions afin que notre contemplation ne s'arrête pas aux apparences.

Quant au style, il est relevé, fécond et d'une grande alerte. Ayant reçu une éducation classique à Eton et dont les prédilections allaient à la Bible, à Virgile et à Homère, et aux commentateurs médiévaux qui, en établissant, justement, la fameuse *Roue de Virgile*, avaient dressé une sévère nomenclature des mots à employés selon qu'était pratiquée telle ou telle littérature, Lord Dunsany sut privilégier un lexique noble pour rendre un ton élégiaque et certainement épique : pourpre, légion, marbre, or... En même temps, dans le prolongement des épopées et des récits bibliques, il emploiera souvent la polysyndète (répétition d'une même conjonction de coordination entre éléments de même niveau syntaxique) qui donne à la phrase une cadence soit quelque peu hiératique, soit vive : « Puis après cela, elles attendirent l'aube. *Et* l'aube royale parut, *et* les feux follets des Choses Sauvages pâlirent dans cet éclat, *et* leurs corps se firent invisibles, *et* cependant elles continuèrent à attendre, au bord du marais. *Et* leur vinrent, à elles qui attendaient, par delà champs et marais, de la terre et du ciel, des myriades de chants d'oiseaux ».

Par fin, nous noterons la coruscance onomastique qui reconstitue une façon de Parnasse dévoyé dans l'onirisme : Bombasharna, Khanazar, Agdora, Yarnith, Yoharneth-Lahai, Babbulkund, Sacnoth...

Arnaud BORDES

Lord DUNSANY, *Le Livre des merveilles, Le Dernier livre des merveilles, Les Dieux de Pegāna, Le Temps et les dieux, L'Épée de Welleran*, Éditions Terres de Brume.

⁴Frithjof Schuon, *Principes et critères de l'art universel*.